

Le temps qu'il fait

Autor(en): **Zamacois, Miguel**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **67 (1928)**

Heft 22

PDF erstellt am: **07.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221855>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARDEL & BRON**, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
Agence de publicité **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



LO
VILHIO
DÈVESÀ

ON SECOND MARIADZO

DJAN à la Gritte, qu'étai vévo, s'étai remaryâ, que l'avai dza cinquante-cin an, avoué 'na véva qu'ain avai quasu atant. Lo dzo que l'ont età béni pè Outsy, l'avant fé lo dinâ de noce pè lo Vaudois du cein l'étant zu aprî bâire on verro pè Saint-Surpi, iô fâ tant galé su la galerie dâo cabaret. Tota la noce lâi etài. L'étant bin onna dhizanna.

— Qu'è-çe que ti cliâo coo, hommo et fenne, fant quie avoué lâo z'haillon de coumeniou ? que fâ à son vesin ion que lè vâi passâ tandu que trêssâi sè fêmed et einvouâve sè cornet su la courtena.

— L'è onna noce, pardieu ! repond l'autro.

— Quemet ? Onna noce ? et iô san-te lè z'èpâo, câ lâi a rein que dâi vilhio ?

— Oh bin ! repond lo vesin, cein vâo ître on ressemellâdzo.

A TSACON SON VERRO

DEIN lo temps, quand on etài invitâ à on einterrâ ein reing de pareint, on eintârve dein la maison dâo moo po oûre lo menistre et on vo z'offressâi on verro de vin et onna navetta. Lè z'on n'ain voliâvant rein et refusâvant ; lè z'autro bèvessant lo verro et medzîvant la navetta.

On dzo qu'on dèvessâi einterrâ on vilhio qu'etài moo, la serveinta de l'ortô, que l'etài on boccon à la bouna, avai tot preparâ cein que faillâi. Mâ n'avâi vessâ dâo vin que dein onn' eimpartiâ dâi verro que lâi avai su lo plliati. Lè z'autro étant vouïdo.

— Mâ, Henriette ! lâi fâ la maîtra, porquie mette-vo dâi verro vouïdo su lo plliati ?

— Eh bin, noutra maîtra, l'è po lè dzein que voliant pas bâire !

LA PIÈCE DE DEUX FRANCS

E'EST encore une prouesse de notre ami Joseph, illustre grimpeur dont les ascensions de cheminées firent sensation et mystificateur non moins célèbre que nous avons déjà eu l'occasion de présenter au lecteur dans les pittoresques épisodes du « Barbier de Calabre ». Chacun se souvient, n'est-ce pas, du coup de pinceau de Reggio et de la raie du chauve !

Cette fois, foin des figaros et de leurs cosmétiques, il s'agit d'un truc de la rue qui ne manque pas d'originalité. Jugez plutôt !

Un soir, à la tombée de la nuit, Joseph, qui en était à ses débuts dans la vie sociale d'A., ne s'avise-t-il pas de frotter une allumette, puis d'autres, tout en se baissant et en faisant ainsi le tour de la place. Un passant s'approche et demande :

— Que cherchez-vous, monsieur ?

— Une pièce de deux francs ! répond l'interpellé en continuant son manège d'un air très affairé.

Compatissant, l'autre s'arrête et frotte des allumettes en cherchant de son côté.

JULIEN MONNET

(1861-1928).



U moment où nous avons publié l'article nécrologique de notre ami, de notre regretté directeur du *Conteur vaudois*, nous aurions voulu pouvoir, dans son journal, reproduire ses traits. Il nous fut impossible de trouver, même chez ses proches, une photographie qui pût supporter une reproduction. Et puis ses parents avaient pensé que la publication de son portrait irait à l'encontre de la volonté du défunt. Ils ont bien voulu cependant, en faveur du *Conteur*, qui avait été son journal et celui de sa famille, lever l'ostracisme. Nous l'en remercions.

Nous sommes reconnaissants également aux amis du défunt qui ont bien voulu nous confier le portrait ci-contre que nos lecteurs auront plaisir à conserver.



Ces étincelles dans l'obscurité naissante ont aussitôt attiré l'attention des promeneurs. Le pharmacien de la rue du Midi qui passe en ce moment s'arrête et demande, lui aussi à son tour :

— Que cherchez-vous ?

— Une pièce de deux francs ! prononcent en même temps deux voix attristées.

— Je vais vous donner un coup de main ! s'écrie le charitable apothicaire faisant l'apport instantané de son bon cœur et de ses lumières.

Les éclairs phosphorescents sillonnent la place avec une intensité nouvelle.

Le notaire du quartier qui sortait de sa cave avec le conservateur des droits réels aperçoit ces lueurs inquiétantes. Les deux hommes se portent en avant et s'enquière des raisons de l'attroupelement. Résultat : deux associés de plus !

Les bonnes causes ont ordinairement pour effet de susciter les enthousiasmes et de déclancher les initiatives généreuses. Au bout de cinq minutes à peine, il y avait foule sur la place et aux modestes allumettes du début avaient succédé des lampes de poche et des falots-tempête. Pour comble, le rayon d'un projecteur des forts de St-Maurice vint pendant quelques secondes, inonder d'une lumière éblouissante l'emplacement et les chercheurs. Nulle trace visible de cette fameuse pièce d'argent ! Mais quel tableau piquant que celui de ce groupe de philanthropes penchés sur le sol révélateur qui ne révélait rien !

Un agent de police, qui était du nombre et dont la lanterne jetait un reflet rutilant dans la blancheur de la projection, s'écria tout à coup sous

l'impulsion du sentiment professionnel :

— Dites-donc, à propos, où l'avez-vous perdue, cette pièce de deux francs ?

Et l'impayable Joseph de répondre de son air le plus candide :

— Je ne l'ai pas perdue, j'en avais besoin !
A. Mex.

LE TEMPS QU'IL FAIT

Qu'est-ce que vous dites de ce temps-là ?
Tout-le-Monde.

Si le bon Dieu l'avait voulu,
On n'eût jamais vu de nuages,
Il n'aurait jamais, jamais plu,
On n'aurait jamais eu d'orages !...

On n'eût pas connu le temps sec,
L'air étouffant, la canicule,
Le manque d'eau, la soif, avec
La transpiration ridicule.

Si le bon Dieu l'avait voulu,
Nous aurions vu, sur notre sphère,
Le grand problème résolu
De quelque idéale atmosphère.

Il devait en être autrement !
Mais de notre atmosphère instable,
On ignore communément,
La seule raison véritable.

Pour les penseurs superficiels,
Les pleins soleils, les fortes pluies,
Sont des maux rendus essentiels
Pour les marchands de parapluies.

*Les froids sont faits pour les fourreurs
L'azur est fait pour les romances,
Et la foudre avec ses horreurs,
Pour les sociétés d'assurances.*

*Un ciel d'une égale couleur
Sans jeux ardents et sans cascades,
Avec une aimable chaleur
De dix-sept degrés centigrades,*

*De petits conduits souterrains,
Comme des tuyaux dans les caves,
Auraient arrosés les terrains
Où nous semons nos betteraves ;*

*Puis un foyer, sitôt après,
Creusé dans de la terre à brique,
Par quelques tubes faits exprès,
Aurait versé du calorique...*

*Erreur ! Si, dans un temps lointain,
Dieu, qui ne veut rien d'inutile,
Nous dota d'un ciel incertain
Qui, tour à tour, brûle ou distille ;*

*S'il nous a donné les saisons,
Les almanachs, les astronomes,
Les interrogateurs d'horizons,
Les observateurs de symptômes,*

*S'il nous a donné les cadrans
Des baromètres qu'on tapote,
Les vents, les brises, les courants,
La girouette qui tremblotte ;*

*Le temps qu'il fait ou qu'il fera,
Le temps meilleur ou le temps pire,
Le temps qu'on eut ou qu'on aura
Sous la République ou l'Empire ;*

*C'est pour que, toujours nous puissions
Avoir, infinis, sans limites,
Des sujets de conversations
Lorsque nous faisons des visites.*

Miguel Zamacois.

La conférence du désarmement vue par un consommateur. — Qu'est-ce que monsieur désire ? Eau de Seltz ?... eau nature ?...

— Et alors... à quoi ça aurait servi la conférence de Washington ?... Moi je supprime radicalement la flotte !

Amenités féminines. — J'espère que vous allez mieux. Vous n'aviez pas l'air bien, hier, quand j'étais chez vous ?

— J'avais un fort mal de tête... mais il s'est dissipé aussitôt que vous avez été partie !...

UNE POISON

A pour sûr que c'est une poison et une toute fine poison que mon homme ! Ainsi parlait dame Sylvie, la femme à Sami, le magnin de Jussens. — Pensez donc qu'il me plante là, un jour comme ce jour, que j'ai la lessive et que la laie a mis bas ! C'est une poison d'homme, une rouïte, que je vous dis ! Il s'en va se royaumer par Morges avec les 71 ! Encore une toute fine bande que ces 71, je plains leurs pauvres femmes ! J'espère au moins qu'elles n'ont pas toutes la lessive aujourd'hui et une laie qui met bas, comme moi ! Oh ! voyez-vous, les hommes, prenez les uns, prenez les autres, c'est tout le même diable et le meilleur ne vaut rien ! A-t-on idée, aussi, de mettre une assemblée de contemporains le jour de la lessive et que la laie met bas, ça n'a pas le sens des communs, ma foi non ! On en va faire aussi, nous, les femmes, des assemblées de contemporaines et pis qu'on en aurait autant à se raconter qu'eusses, on les ferait en buvant le café au lieu de se remplir le pèdre de nouveau et de rentrer tout emmodés après ! On s'arrangera de les faire le jour où les hommes feront boucherie pour leur faire voir ce que c'est d'être plantés un jour de corvée ! Ils ont tous les prétextes pour déguerpier de la maison ; les contemporains, l'inspection, les votes, l'essai des pompes, le conseil communal, la foire de Morges ou de Cossonay, les tirs et les enterrements ! Ah, je vous promets qu'ils la font belle ces guenilles d'hommes, et nous autres, pauvres femmes, on a pour se distraire que la lessive et les cochons à soigner ! Ma Lina, quand elle sera grande, ne mariera au moins pas un paysan, je m'en vais lui

chercher un ministre, elle l'aura au moins tous les jours à la maison, sauf un moment le dimanche matin et pis elle pourra au moins encore aller voir à l'église ce qu'il dit et ce qu'il fait.

Avis à Messieurs les ministres qui ne sont pas des poisons d'hommes !

Pierre Ozaire.

LES BIENS DE CHEZ NOUS LES TRUITES

LAIRE grise mine à une patelée de truites de l'Arnon, panées, grillées, dorées à souhait, à la queue recroquevillée et cassante, à l'arôme fait de beurre au noir, préparées par l'experte hôtesse du restaurant du Rainsin, d'une façon que n'eût pas dédaignée Brillat-Savarin en personne, paraît un cas extraordinaire et impossible, à moins d'être un moribond ayant un pied dans la tombe, et encore en est-il qui réussirait à le retirer et à conserver la vie après avoir mangé si bonnes et délicieuses choses. Or, ce cas saugrenu m'est advenu. J'ai repoussé le plat tendu où semblaient frétiller encore, dans leurs gaines rôties, ces truitelles jolies ayant juste la mesure officielle, mais auxquelles le plus rigide des préfets n'aurait rien trouvé à redire. C'est étrange ! Mais c'est ainsi ! Et voilà pour-quoi :

Lorsqu'un mets, ou boisson quelconque, nous rappelle un mauvais souvenir, il nous arrive, n'est-ce pas, de ne pouvoir ni en manger, ni en boire. Enfant, je détestais cordialement les carottes cuites à l'étouffée. Un jour, l'on voulut me forcer d'en manger. J'en fus malade. Et, depuis lors, je ne puis ni les voir, ni les sentir.

Vous connaissez le Maillu. Sinon, pour les profanes, c'est un ruisseau discret, ombré, caché, jaloux, encaissé, tortueux, un vrai ruisseau à truites, qui descend de Fontaines sur St-Maurice. Quoique du sexe fort, il a toutes les allures d'une jeune fille. Là, bruyant, taquin, rapide, insaisissable. Ici, murmurant, gazouillant, cascade de douces paroles grêles, tremblantes d'émotion et donnant à les entendre, le frisson d'amour. Par ailleurs, tranquille, profond, langoureux, tentateur, nous arrêtant sur son bord, prêt à des folies, nous faisant tressaillir lorsque son onde limpide vibre, traversée d'un rayon rapide, aguichant, ainsi que le coup d'œil d'une fille. Par ici, caché, jaloux, sauvage, ne montrant rien de ce que l'on voudrait voir. Et là-bas, nu, dépouillé de tout, étalé en plein soleil, comme une baigneuse offrant ses grâces. Coquin de ruisseau va !

Et, pour cela, je l'aime tout plein, ce Maillu de chez nous. Il a le charme de l'imprévu ; le palpitant de ce que l'on sent sauvage, capricieux, risquant de nous échapper ; l'attrait de ce que l'on vit fantasque, changeant et fugitif. Car il est tout cela, le Maillu !

Mon plaisir était d'y aller barboter. Ce qu'il représente pour moi de culottes trouées, de tabliers déchirés, d'habits mouillés, de leçons manquées, d'appels des miens, de tirées d'oreilles, de gifles, de rhumes, de bonnes parties et de bons souvenirs, est incalculable. C'était mon ruisseau, mon Maillu, et je l'aime bien !

Il est peuplé de truites, de nos belles truites, vives, craintives, richement pointillées, et si appétissantes. Mon ami Banderet, un tout malin, m'avait appris comment on les prend à la main. Et, sans dire que l'élève dépassait le maître, j'avais atteint une certaine habileté à les saisir délicatement et à les jeter sur le bord herbeux d'un coup brusque. En gardant les vaches, on les fricassait à la broche, sur un feu de brindilles sèches. Quels festins avec quelques pommes de terre rôties dans la braise ! La crainte de Pandore et celle d'une fessée remplaçaient tous les assaisonnements.

Or, il m'advint un jour une singulière aventure. Couché à plat-ventre sur le bord du Maillu, me retenant d'une main à la racine d'une troche de saules, j'explorais de l'autre une excavation s'étendant sous le tronc, et où je savais que des truites se logeaient. J'avance ma main, doucement, entre deux eaux. Je sens un corps froid. Tiens, une truite de taille, me dis-je. Je repère

la queue d'un toucher léger. Je remonte la main le long du corps, le frôlant à peine, comme pour une caresse. Puis, lorsque j'admets être à plein corps, derrière les ouïes, je serre brusquement mes doigts, ainsi que des ressorts, je les crispe et une griffe solide et je tire. Sous les racines enchevêtrées, la bête résiste. Un remous boueux se forme et je ne distingue rien. Mais je tiens bon. Mon bras est ferme comme une baguette d'acier. Je resserre mon étreinte. Mon coude s'articule dans une tirée plus forte. Je sens la bête qui cède. Un dernier effort ! La proie s'abandonne soudain. Je ramène vivement mon bras à moi. Et... ..ah ! horreur et stupéfaction ! — un gros serpent gigote dans mon poing crispé. Sa queue brève dans le vide, s'accroche à mon cou et, tel un froulard hideux, m'enserme avec une évidente satisfaction d'avoir trouvé un point d'appui. Je suis fofoque de peur, de répulsion et de souffle coupé. L'extrémité de la queue se promène sur ma figure et je n'apprécie nullement ces humides biberons. Tout près de mes yeux, ceux du serpent papillonnent avec des reflets d'émeraude. Je me suis rendu compte rétrospectivement qu'ils étaient aussi angoissés que les miens. Du moins, j'aimais le croire ! Je lâche ma capture. Le serpent décroche son anneau. Il me glisse sur le ventre, tombe dans le ruisseau et je vois à son sillage éperdu que sa retraite est une fuite. Mais moi, j'étais incapable d'en faire autant. Atterré, je restais là, assis, tremblant, transi et brisé d'émotion. Une fatigue intense m'immobilisait les membres. Je regarde autour de moi. Personne. Alors, je me mis à sangloter, pas longtemps, et cela me fit du bien. Puis, je me suis levé. Je me secoue, comme font les barbets pour avoir moins froid et reprendre du courage. Et je me suis dit en crachant par terre : « Peuh ! une couleuvre, la belle affaire ! » Et après avoir ainsi méprisé ce qui m'avait fait peur, je suis rentré à la maison, les deux mains dans mes poches, sans rien dire à personne de mon aventure. Vous êtes les premiers à qui je la raconte. Mais, malgré ma fanfaronnade quand je vois ces petites truites jolies, que gamins je prenais à la main, le souvenir de mon collègue visqueux me revient à la mémoire. Je sens quelque chose de glauque et de glacé qui me serre le cou et les truites, panées ou non, ne passeront pas mon canal stomacal.

Voilà pourquoi j'ai repoussé votre appétissant plat, tout en ayant le regret de ne pouvoir partager votre heureuse agape.

— « A la vôtre ! »

Nous trinquons en silence et vidons nos verres chacun suivant pour un moment le fil de ses pensées.

(Journal d'Yverdon).

Divico.

LES SINGES

*A la Guyane, un marchand,
Qui vendait en voyageant,
Colportait plein son ballot
Des bonnets de matelots,
Tout sommeillant sous leurs poids.
Il s'arrêta dans un bois,
Sans voir que des sapajous
Occupaient les acajous.*

*Dès qu'il eut fermé les yeux,
Les singes malicieux
Descendirent le piller,
Sans toutefois l'éveiller ;
Puis, se coiffant sur-le-champ
Des bonnets pris au marchand,
Regrimperent alentour,
Amusés d'un si bon tour.*

*Le marchand, fou de douleur
En constatant son malheur,
Comme s'il déraisonnait
Lance à terre son bonnet.
Les sapajous, l'imitant,
Jettent les leurs à l'instant :
Ainsi l'heureux Guyanais
Retrouva tous ses bonnets.*

Louis Tupet.

Prudence. — Et vos relations avec madame votre belle-mère, toujours excellentes, chez Monsieur ?
— Toujours... mais par téléphone.